

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 9

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190299>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les *speeches* officiels ainsi gracieusement clos, chacun s'en fut danser... ou admirer les danseuses.

Merci à celui de nos compatriotes qui a eu l'aimable attention de nous envoyer le journal de New-York qui nous a fourni ces détails.

Un commandant dans l'embarras.

C'était au rassemblement de troupes de ***. A l'aube, le bataillon s'organisait sur la place du village pour se porter rapidement à son poste de combat ; les tambours battaient le rappel, les trompettes sonnaient, et les soldats, après avoir secoué la paille attachée à leurs capotes et à leurs moustaches, bouclaient leurs sacs et couraient au lieu de rassemblement. On les voyait sortir de toutes les granges, de toutes les remises où ils avaient logé pour une nuit. Les capitaines formaient leurs compagnies, les lieutenants, les sergents et les caporaux étaient à leur poste. Seuls le commandant et l'adjutant ne paraissaient pas.

Un tambour, envoyé pour s'informer de leur sort, était revenu tout penaud ?

— L'avez-vous vu ?

— Non, mais il m'a crié : « Trouve-moi mes bottes et ma culotte, ou va au diable ! »

La situation du chef était en effet fort désagréable. La veille, à la suite d'un accident arrivé à son cheval, ayant dû mettre pied à terre et patauger pendant plus de demi-heure dans des chemins abominables et entièrement détremés par les pluies, il avait horriblement crotté son fournement. Son brosseur avait pris ses bottes et son pantalon pour les nettoyer, mais il ne revenait pas.

Revêtu de sa tunique et coiffé de son képi galonné, le malheureux commandant, les jambes nues comme un lazzarone, arpentait sa chambre avec des rugissements de lion. Tantôt il ouvrait la porte, tantôt le guichet de la fenêtre, et criait d'une voix rauque :

— Motteux, ma culotte ; Motteux, mes bottes ; arrives-tu, canaille ?

Jamais chef de bataillon ne s'était trouvé dans une position aussi critique.

— Motteux, si tu n'arrives pas, je te fais fusiller ! mille tonnerres !

L'adjutant-major, qui avait couru à cheval toute la nuit pour le service de la troupe, et qui logeait dans la chambre voisine, crevait de rire entre ses draps.

Quant aux gens de la maison, retirés dans la cuisine, ils tremblaient d'effroi.

L'adjutant fut bientôt sanglé dans sa tunique, botté, éperonné, prêt à monter en selle. Il heurta à la porte de son chef.

— Trez !... dit une voix brutale.

— Commandant, partons-nous ? il y aura du retard.

— Il y aura du retard !... Vous êtes commode, vous !... Je le sais pardieu bien qu'il y aura du retard.... Mais puis-je partir dans la tenue que voilà ?... hein ?... Et il montrait ses jambes nues et ses chaussettes maculées. Il y a assez longtemps que vous avez dû m'entendre gémir. Quand je tien-

drai Motteux, je l'étranglerai comme un chat !... tendez-vous !

L'adjutant courut faire une reconnaissance au milieu des vergers, vers les cuisines improvisées où les hommes avaient mangé la soupe, et trouva maître Motteux accroupi devant le feu et se confectonnant, sans souci de l'heure, une soupe à la farine dans un couvercle de marmite. Les bottes crottées du commandant et son pantalon étaient jetés négligemment, sans aucun respect, sur l'herbe foulée et humide de rosée.

Un vigoureux coup de pied au bas du dos rappela le brosseur au sentiment de son devoir. Il alla s'étendre sur le nez à trois pas de distance, et quand il se releva, bottes et pantalon avaient disparu.

Un adjutant n'a pas le temps d'en dire davantage ; ce peu de paroles avait suffi pour éclaircir la situation.

Le commandant, heureux de rentrer dans son fournement, remercia le ciel et embrassa son adjutant.

— Mon cher, vous sauvez mon honneur... et ma vie... vous comprenez... plutôt que de manquer à mon devoir, je me faisais sauter le képi... quant à Motteux... assez causé, son compte est fait... bataillon, pour regagner le temps perdu, pas gymnastique, arche !

Ceci fut dit en courant vers le bataillon, où son cheval l'attendait.

Du brosseur, on n'en entendit plus parler ; il avait compris que, dans le salaire qui l'attendait, les bottes de son chef joueraient un certain rôle. Il les avait brossées assez longtemps pour en connaître le poids et l'épaisseur des semelles.

On sait que les Orientaux excellent dans le style imagé et poussent jusqu'au paroxysme la recherche des formules de politesse. Un effendi qui s'adresse à un autre, dit, en parlant de lui-même : *Ton serviteur, ton valet, ton esclave*, et il dit de la personne à laquelle il s'adresse : *Ta haute, ton éminente personnalité* ! Il ne dira jamais : Je vous ai vu l'autre jour au théâtre, mais : « J'ai vu au théâtre la poussière de vos pieds. » Du reste, un proverbe turc affirme que le *moi* est toujours haïssable.

On ne lit pas moins avec quelque surprise cet échantillon de billet familier pour une invitation à dîner :

« Mon gracieux maître ! mon respecté seigneur !

» Ce soir, s'il plaît à Allah ! lorsque le grand roi de l'armée des étoiles, le soleil des mondes, s'acheminera vers le royaume des ombres, mettra le pied dans l'étrier de la vitesse, vous êtes prié de nous éclairer des rayons lumineux de votre face qui rivalise avec le soleil. Votre arrivée, pareille au zéphyr printanier, dissipera pour nous la nuit sombre de la solitude et de l'isolement. »

Dans le canton de Vaud, si beau, la formule est plus simple :

« Mon cher, fais-moi le plaisir de venir m'aider à détruire un lièvre, ce soir, à huit heures, avec quelques amis. Sois exact, autrement ma femme se fâcherait ; et tu sais !... »